

Epilogue

Petite, j'ai échoué dans les rôles de maîtresse et d'éducatrice : les enfants de mon quartier n'ont point satisfait mon désir de les rendre plus savants et plus sages. J'ai cru avoir enterré mes ambitions d'autrefois. Mais au-dessous de la tombe, elles respiraient encore en guettant le moment de resurgir, intactes, grandies. Elles attendaient un nouvel être prêt à assouvir ma soif d'enseignement : ma mère.

Elle a atterri en Suisse comme une enfant sur la Lune : sans repère aucun. Après avoir quitté pour la première fois de sa vie l'Albanie obscure, où après huit heures du soir l'électricité était coupée, elle a découvert Genève, à Noël : « J'ai l'impression d'être morte et de me retrouver au Paradis ».

Au Paradis, les gens ne parlent pas, ou parlent peu et de toutes façons avec des mots incompréhensibles. Mon père, ce roc de savoir, arrivait à balbutier quelques phrases apprises héroïquement pour l'occasion dans une vieille méthode de français qui traînait dans notre maison depuis le temps de sa prime jeunesse : époque où il croyait pouvoir maîtriser chacune des langues du monde, quand il estimait une vie humaine étendue à l'infini et considérait son esprit comme une grange de toutes les connaissances possibles. En pure optimiste, il répétait ses quelques phrases, essayait de capter de nouveaux mots pour se plonger dans le royaume interdit, maudit et craint par les cerbères du communisme durant cinquante ans. Ma mère restait muette. Elle se promenait au bord du lac, murée dans la mélancolie. Le Paradis lui restait inaccessible. Pire, le Paradis lui faisait peur. Au restaurant, elle avait honte de commander même un café, honte de prononcer un seul mot, honte de paraître ridicule. Je suis devenue sa bouche. Ensuite, sa maîtresse.

Malgré mon agenda bien rempli, j'ai envisagé pour elle des cours de français tous les jours. Mon père, dans sa frénésie éternelle d'apprendre, a demandé d'y assister. Devenir l'enseignante de ses propres parents, autrefois eux-mêmes enseignants, s'avère grotesque et touchant ! Avec mon père tout se passait à merveille, il représentait l'élève modèle que chaque maître aurait rêvé d'avoir dans sa propre classe, alors que ma mère... Ma mère n'était jamais à l'heure ; nous l'attendions à la table du salon, les livres ouverts, elle s'attardait à laver une tasse de café. Enfin, elle arrivait, avec un air de défi, et juste au moment où je voulais contrôler les devoirs, elle criait « j'ai oublié mon cahier ! », se levait de la table, allait dans sa chambre, cherchait dans son bordel, murmurait des injures ne trouvant rien et arrivait cinq minutes plus tard avec le maudit carnet, un carré de chocolat dans la bouche, bien que cela soit interdit durant le cours. J'attendais qu'elle finisse de mastiquer pour évaluer les exercices écrits et continuer la leçon sans être interrompue. Quelle illusion ! Elle se levait à nouveau : elle avait oublié ses lunettes dans la chambre à coucher en cherchant le cahier. A son retour, plus de chocolat dans la bouche, mais une anecdote quelconque : « Une fois, quand j'avais oublié mes lunettes ... ».

La règle voulait qu'on ne parle pas albanais durant l'heure prévue pour l'apprentissage du français. Je coupais son élan de paroles pour recommencer, mais voilà que le téléphone sonnait. Je ne bougeais pas, ma mère s'impatiait : « Peut-être que ça vient d'Albanie ! ». Je ripostais : « Nous sommes inatteignables en ce moment, nous sommes en cours. Il y a la messagerie ». Mon père la suppliait de rester tranquille, de respecter la classe, elle s'en fichait. Elle avait soif, elle nous demandait si nous voulions boire quelque chose et... croisait mon regard de prof dérangé. Insatisfaite et insatiable, ma mère baissait les yeux sur le livre.

Elle commençait à lire, un peu trop bien. Je doutais, et avec raison : elle avait écrit la prononciation des mots avec un crayon sur la page. J'effaçais les marques du crayon et lui tendais à nouveau le livre, en lui répétant pour la dixième fois la règle élémentaire de chaque apprentissage : « Il ne faut pas tricher ».

Elle trichait ma mère, elle trichait sans arrêt ! Elle copiait les devoirs ! Elle volait le cahier d'exercices de mon père pour le comparer au sien et corriger les fautes éventuelles. Lui, le candide, ne se rendait compte de rien ! Il était même béat d'admiration quand elle « devinait » les nouveaux mots de la leçon à venir ! Mais moi, j'avais compris la supercherie. Je l'avais surprise un soir en train d'apprendre la leçon que je devais expliquer le lendemain. Tout ça pour impressionner mon père ! Pour me tromper, moi !

Ma mère a continué de me tromper, même après avoir quitté la Suisse. J'avais donné des consignes claires : il fallait apprendre en Albanie, autrement, l'année prochaine ils se retrouveraient au même point. Au téléphone, père m'informe que maman n'a pas touché le livre durant toute la semaine, alors que cinq minutes plus tôt elle m'avait assurée être arrivée à la leçon quarante-deux ! Comme toute mauvaise élève qui ment à son professeur, ma mère en payera le prix : après tant d'années de visites régulières en Suisse, elle arrive à peine à se débrouiller en français, tandis que papa peut même développer ses idées philosophiques dans le pays de Calvin. Ici, il est à l'aise ; tous les jours, il va à la bibliothèque, écrire. Ma mère l'attend avec impatience, en regardant l'heure, en remuant le repas prêt depuis longtemps et en soupirant.

J'ai mal au cœur de voir ma mère nettoyer les toilettes, laver le linge et guetter l'arrivée de son mari. Chaque fois que papa rentre quelques minutes en retard, le visage rayonnant, ma mère lui reproche de l'abandonner pour sa maîtresse, la littérature. Une guerre longue de trente ans, devenue sanglante depuis que les enfants ont quitté le foyer. Ma mère s'ennuie. Et moi, je souffre. Je veux la voir heureuse. Je veux la voir transportée par une passion, indépendante, fière d'elle. Elle se lamente :

- Tu vois, il est midi et demi, il n'est pas encore ici, ton père. Il se fait plaisir à la bibliothèque, il utilise même l'ordinateur et il oublie de rentrer.
- Fais-toi aussi plaisir, maman. Demain tu iras à la bibliothèque.
- Qu'est-ce que je vais faire à la bibliothèque ?
- Tu regarderas des livres, il y en a des simples, avec peu de texte. Tu peux aussi écrire.
- Moi, écrire ? Je ne sais pas.
- Ce n'est pas vrai, tu sais écrire, j'ai lu ta correspondance d'amour avec papa. Il est écrivain, mais tes lettres sont plus belles.
- Tu as lu ma correspondance ? En cachette ?
- Oui. Telle mère, telle fille.

Silence.

- Elles t'ont vraiment plu, mes lettres ?
- Enormément.
- Plus que celles de papa ?

- Infiniment plus. Je vais t'acheter un beau cahier et dès demain tu iras à la bibliothèque pour écrire. Tu as vraiment du talent.

Nous sortons l'après-midi et je choisis pour ma mère un beau cahier avec un petit cadenas, elle n'en a jamais vu, elle est émerveillée. Si émerveillée que je doute qu'elle osera écrire. Alors je prends encore deux cahiers ordinaires et des stylos. Nous allons jusqu'à la bibliothèque de la ville, plus belle que la bibliothèque universitaire où va papa : il y a des livres en couleurs pleins de dessins qui décrivent d'autres pays et des animaux.

- C'est ici que tu viendras demain, dis-je à ma mère qui ne partage pas mon enthousiasme.

Le lendemain elle a froid, elle a peur de se perdre en chemin, mais aucune raison ne semble m'émouvoir. Elle ira se faire plaisir, à la bibliothèque. Je la pousse jusqu'à la porte, je lui souhaite une excellente journée et la laisse se débrouiller seule au Paradis. Elle a dû y prendre beaucoup de plaisir, car même à midi elle n'est pas de retour. Mais je ne m'inquiète pas. Je rêve. Je rêve que ma mère a été tellement prise par les livres et par sa propre écriture qu'elle a oublié de regarder la montre. La vérité est toute autre. Ma mère a bien regardé la montre, toutes les cinq minutes, mais elle n'a pas bien regardé la rue, elle s'est perdue. Arrivée à une grande place, elle s'est dirigée vers un groupe de jeunes et s'est présentée le plus naturellement du monde comme ma mère, expliquant, dans un très mauvais français je présume, qu'elle a perdu son chemin. Absurde. Et pourtant, par un étrange hasard, une fille du groupe me connaît et se montre prête à l'accompagner. Fièvre et heureuse, ma mère nous conte son aventure, sa discussion en français durant tout le chemin avec la jeune fille, et nous sommes vraiment, mais vraiment éberlués de son habileté : se perdre et puis se retrouver toute seule dans ce Paradis chaotique !

A ma demande, maman me montre à contrecœur son cahier noirci, mais ne souhaite pas que je lise le contenu. Elle a raison d'un point de vue : les deux pages contiennent des railleries contre moi ; d'un autre, elle se trompe : elles sont très bien écrites. Or le principal, c'est le style. Les railleries, je les avale volontiers, si elles servent à initier maman à l'écriture. Maman, voudrais-tu écrire ta vie ? Contrairement à papa qui s'exalte sur chaque fragment de son existence, ma mère ne veut pas restituer son passé, cela l'attriste. Voudrais-tu écrire... ? Qu'est-ce que tu voudrais écrire ? Maintenant tu as ton cahier, des stylos, il faudra bien que tu trouves aussi quoi écrire. Maman boude. Ne sois pas triste, j'y penserai.

Pendant que ma mère fait sa sortie obligatoire à la bibliothèque, je me casse la tête à lui trouver un projet d'écriture. Un projet pour maman qui n'a jamais fait de projet pour moi, n'a jamais contrôlé mes devoirs, mes sorties, mes implications intellectuelles. Elle m'a laissé être libre. Elle a simplement veillé à ce que je ne lise pas trop, mais sans succès. Et si elle m'a raconté un tas de contes, ils ne visaient sûrement pas quelque but éducatif, mais un autre but plus terre à terre : que je finisse l'assiette. Que j'ouvre la bouche d'étonnement quand le loup apparaît et par la même occasion avale les épinards.

Les contes de ma maman s'adaptaient aux mets : plus ils étaient abondants et difficiles à manger, plus il y avait de légumes, plus il y avait de personnages. Les contes s'adaptaient également à mon appétit. Quand j'avais faim, la plupart des animaux annoncés au début disparaissaient en cours de route, l'un après l'autre, et à la dernière bouchée il en restait un seul, qui sans aucune peine arrivait tout de suite à accomplir la mission difficile.

- Et si tu écrivais les contes que tu me disais quand j'étais enfant ?

Ses yeux brillent un instant, mais s'éteignent à nouveau.

- Des contes ? Je n'en sais pas beaucoup.
- Moi aussi, je peux t'en raconter, ajoute mon père, toujours plus emballé qu'elle.
- Tu pourrais recueillir des contes dans le village où vous allez le week-end. Les paysans du coin en savent des tonnes. Je t'achèterai un petit enregistreur. Un ordinateur aussi, pour tout transcrire. Ensuite, tu les publieras dans un livre. Un beau livre avec des illustrations en couleurs.

Ma mère n'y croit pas, et pourtant, le jour même, elle se met à écrire. Le soir, elle se dispute avec papa, car elle a changé la fin du conte qu'il vient de lui raconter. Maman s'en fout de l'authenticité de la source, elle veut se faire plaisir. Fais-toi plaisir, maman ! Si tu veux que le garçon ayant épousé la princesse amène dans le palais du roi ses vieux parents, soit ! Tu peux récréer le monde à ta guise ! Tu es beaucoup plus libre qu'autrefois, maintenant je mange toute seule. Tu as tout ton temps. Déjà, les deux cahiers remplis ? Le moment est venu alors de passer à l'ordinateur. N'aies pas peur, il est facile, très facile à utiliser. Puisque papa peut, toi, tu peux aussi !

Maman change deux fois de lunettes et se prépare à affronter la bête. Ce n'est pas en vain qu'elle a été professeur de zoologie, elle est à l'aise avec les animaux. Elle a disséqué tant de grenouilles et empaillé autant de hiboux, elle saura s'y prendre avec l'ordinateur. Mieux que papa, trop romantique, trop impressionnable. L'ordinateur exige un esprit plus pratique, l'ordinateur convient bien à maman.

Elle l'apprivoise sans trop de difficulté et, à la fin du mois, l'ajoute à ses bagages ; l'enregistreur dans la poche et beaucoup de promesses dans la bouche, maman quitte la Suisse au bras de son mari. Mes consignes, comme toujours, sont claires : il faut continuer le travail d'écriture en Albanie. Fais-moi plaisir, maman ! Qui d'autre accepterait que je l'éduque, sinon toi ?

* * *

A l'occasion de mon anniversaire, un ami albanais m'a apporté un poulet et un cake, préparés par les mains de ma mère. Le poulet n'avait pas bien cuit et le cake était brûlé.

- Depuis que ta mère a commencé à écrire, elle a oublié de cuisiner, m'explique père au téléphone.

Quant à ma mère, elle jubile :

- Mes journées passent à toute vitesse, je n'ai plus le temps de m'ennuyer. J'ai recueilli plein de contes, j'en ai écrit aussi, tout est sur ordinateur. Comme je suis heureuse, tu m'as fait le plus beau cadeau de ma vie !

Je pleure. Je pleure de bonheur. Je ne lui exprime pas ma grave déception pour le poulet et le cake. Tant pis. Je ne mangerai pas de repas albanais pour mon anniversaire. Mais à l'anniversaire de maman, si.

Il tombe le jour même de la promotion de son livre intitulé « La fille sage ». A la Ligue des Ecrivains, ma mère monte sur le podium pour présenter son œuvre. La salle applaudit. Deux journalistes de la télévision préparent les caméras : un premier livre à septante ans, fait culturel rare !

